



Le Bulletin

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE

Séance publique

Réception de Jacques Charles Lemaire et de Lydia Flem

Roland Mortier – Jacques Charles Lemaire – Jacques De Decker – Lydia Flem

Communications

Jacques Crickillon Le vieil étang : voyage en poésie lointaine – **Guy Vaes** Un virtuose de la coupe – **Jacques De Decker** Paul Valéry est-il mort d'amour ? – **Alain Bosquet de Thoran** Du Collège de Pataphysique à l'Ouvroir de Littérature Potentielle – **Lydia Flem** Freud, poète de l'inconscient – **Marc Wilmet** « Ne me laisserez-vous que cette confusion du soir - Après que vous m'ayez, un si long jour, nourri du sel de votre solitude... ? » (Saint-John Perse). Retour sur un subjonctif contesté – **Daniel Droixhe** Langue, race, politique et littérature régionale dans l'*Action wallonne* (1933-1940) – **François Emmanuel** Quelques pas dans le labyrinthe (Rêve et écriture) – **Jean-Baptiste Baronian** Simenon et la bibliophilie

Texte

Marc Quaghebeur Permanence et avatars du mythe du XVI^e siècle, dans la littérature belge de langue française, après *La Légende d'Ulenspiegel*

Prix de l'Académie en 2009

Ceux qui nous quittent

Jean Tordeur par Jacques De Decker



Réception de M. Jacques Charles Lemaire

Discours de M. Roland Mortier

Monsieur,

J'aurais voulu, m'inspirant du célèbre exorde de Bossuet, pouvoir vous dire, ainsi qu'à mon auditoire : « Je vous réserve les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » Mais Bossuet avait soixante ans quand il prononçait ces mots, âge que j'ai largement dépassé, et force m'est de transmettre à la fois la parole et la présence à mon confrère et ami Raymond Trousson. Qu'il en soit remercié de tout cœur. Vous me croirez, mon cher Jacques, quand je vous dirai combien je regrette ces contrariétés et combien j'aurais préféré vous adresser mes félicitations en personne. Votre élection à notre Académie consacre une vie vouée entièrement au savoir, à sa recherche et à sa communication. Votre trajectoire en témoigne, que je ne pourrai que résumer trop sommairement.

Né à Etterbeek le 7 novembre 1948, vous faites vos études primaires dans les établissements de Pro Juventute. Vous les quittez pour entrer à l'Athénée de votre lieu de naissance et y suivre les enseignements de la section latin-mathématiques, puis latin-grec. Vous avez en effet décidé de vous orienter vers le droit ou vers la philologie. La première orientation vous semblant fort encombrée, vous vous décidez à opter pour la section de philologie romane à l'Université libre de Bruxelles. Vous y passez avec succès les années 1965 à 1969 et vous y faites des amis, parmi lesquels vous vous attachez particulièrement à Alain Goldschlaeger, qui fera carrière au Canada et à qui vous vous associez dans plusieurs de vos publications.

Votre orientation vous destinait à l'enseignement. Vous voilà, dès 1970, professeur de français à l'Athénée Adolphe Max de la Ville de Bruxelles. Il était dirigé à l'époque par un préfet à la personnalité peu commune, homme de double culture, mathématique et littéraire, homme de radio aussi, qui y traitait de Proust aussi bien que de laïcité dans l'émission *La Pensée et les Hommes* dont il fut longtemps le responsable et à laquelle il va vous associer avant de vous la confier, comme c'est toujours le cas, dorénavant à la télévision.

Je voudrais m'arrêter un instant à cette plongée dans l'enseignement secondaire avant l'entrée dans la carrière universitaire. Elle n'était pas rare après la guerre de quarante, lorsqu'une génération prit le relais, en particulier dans le domaine des sciences humaines. Le monde universitaire a fort changé, comme ont disparu les sections dites philologiques. Reste que vous êtes un produit de cette formation, que vous avez d'ailleurs approfondie dans l'étude de notre moyen âge littéraire. Je vous y encouragerai en vous obtenant, dès 1970, en parallèle avec votre fonction à l'Athénée, celle d'assistant catégorie C, donc maigrement rétribuée. En entrant ainsi dans le monde des médiévistes, vous prolongiez une tendance très marquée de notre philologie romane belge, où je ne citerai que les noms de ceux dont vous fûtes l'élève, Albert Henry et notre regretté confrère Pierre Ruelle.

Après votre soutenance de thèse de doctorat en 1981, la Ville de Bruxelles vous confie une chaire de français à son Académie des Beaux-Arts, puis à l'École de Commerce où vous enseignez, à côté des subtilités de la langue, la philosophie morale à de futurs hommes d'affaires. Cette situation évoluera en 1992, où vous posez votre candidature, en France, à une chaire de français du moyen âge. Reçu par deux jurys, vous serez retenu finalement par celui de l'Université de Lille, où vous terminerez votre carrière active à une date assez récente.

Il me faut maintenant revenir à l'essentiel de mon propos, celui de vos travaux et de vos publications, pour évoquer vos recherches sur le moyen âge français. Les non-initiés s'en étonneront peut-être, mais le moyen âge littéraire français est un domaine très vaste, dont une importante production nous a été conservée, en dépit des guerres et des catastrophes naturelles. L'extension de cette période, qui va de la *Cantilène de sainte Eulalie* jusqu'aux « grands rhétoriciens » du XV^e siècle, a conduit les savants médiévistes à se spécialiser dans un secteur (littérature religieuse, morale, chevaleresque, comique) ou dans une période déterminée. Votre choix est

allé d'emblée à notre très méconnu et pourtant très riche XV^e siècle. Or il s'agit d'une époque fort bien représentée dans nos bibliothèques, et en particulier à notre Bibliothèque Royale, lointaine héritière de la Bibliothèque de Bourgogne. C'est d'ailleurs un de ses manuscrits, le Bruxellensis IV 541, qui fera l'objet de votre premier livre, consacré à des témoignages inédits d'écrivains de cette époque : Meschinot, Molinet et Villon.

N'étant pas médiéviste moi-même, j'ai cru sage de vous suggérer de préparer une thèse de doctorat dont l'objet dépasserait le caractère purement philologique pour toucher à l'histoire des idées et à celle des mentalités. C'est ce que vous avez réalisé dans une étude magistrale des visions de la vie de cour dans la littérature française de la fin du moyen âge. Ce qu'on peut appeler le règne des Valois en France voit se multiplier les controverses à propos de la vie de cour, magnifiée par les uns, critiquée ou réprouvée par les autres. Une partie importante de la littérature, tant latine que française, traite de ce sujet, qui déborde même indirectement sur d'autres genres. Comme vous le dites dans votre introduction : « Avec l'avènement des premiers Valois, on voit apparaître la création d'une féodalité bâtarde, dans laquelle le don d'un fief est remplacé par l'octroi de pensions et la hiérarchie vassalique transformée en un réseau de clients. Cette féodalité dégradée se soutient par la passation de pseudo-contrats de vassalité, par la création d'ordres de chevalerie et par un cérémonial de cour luxueusement mis en scène. » On sait le rôle que ce cérémonial, et les ambitions qu'il recouvre, a joué à la cour de Bourgogne.

Assez tôt apparaissent, à côté des écrits célébrant la vie curiale, des critiques fondées sur des mobiles divers qui vont constituer la structure de votre analyse. Le règne de Charles V voit décliner l'expression littéraire de l'idéal chevaleresque au profit d'un humanisme juridique qui met l'accent sur la bonne administration. Le rôle des conseillers qui entourent le prince, et dont certains sont d'origine bourgeoise, s'en trouve renforcé. Le pouvoir monarchique vise à s'affermir face aux forces féodales. Le thème du *rex literatus* remplace avantageusement l'idéal chevaleresque et Christine de Pisan n'hésite pas à écrire que « le roi non savant n'est qu'un âne couronné ». La lecture des auteurs anciens, entre autres d'Aristote dans ses *Éthiques* et ses *Économiques*, empêchera le souverain de régner en tyran. Sur ces principes va se constituer une société de clercs, en quelque sorte l'intelligentsia de l'époque. Les cours périphériques restent plus attachées aux idéaux de la chevalerie, ce qui n'a rien de surprenant vu la place qu'y occupe la haute noblesse. Froissart est, selon vous, le « parfait idéologue » de ce milieu et sa

chronique opère une falsification consciente de la réalité pour rester fidèle à la tradition des romans de la Table ronde. La cour de Bourgogne est le modèle de l'époque où se combinent l'esprit de courtoisie, celui de chevalerie, voire de croisade, et le goût de la culture en même temps qu'une grande ambition politique. Le règne de Louis XI en France constitue une rupture radicale avec les idéaux séculaires, une sorte de révolution culturelle qui va conduire à une réforme des structures et des mentalités en contribuant à créer un modèle d'homme nouveau : le courtisan se substitue à l'homme de cour.

Le statut exemplaire accordé à la vie curiale ne pouvait manquer de susciter la critique ou la contestation. Celle-ci procède de mobiles divers que vous regroupez en trois catégories : la critique sociale, la critique théologico-morale et la critique d'inspiration humaniste qui se situe à un autre niveau.

La première considère la cour comme une minisociété autonome dont elle examine les fondements et les usages. Les structures existantes ne sont pas mises en cause *per se*, mais leur fonctionnement est jugé incorrect, donc blâmable. Les diatribes lancées contre les milieux ecclésiastiques — de Rome et d'Avignon — et contre les intellectuels de cour s'expliquent par la sévérité avec laquelle l'époque juge les fautes des hommes les plus cultivés. L'influence du *Roman de la Rose* sur ce courant d'opinion est considérable.

La seconde perspective de censure est d'inspiration religieuse et morale. Elle est plus rigoureuse, plus dramatique aussi, que la première. La littérature des XIV^e et XV^e siècles tend à décrire la cour comme un monde à l'envers ou le mal l'emporte à un tel degré que d'aucuns y voient les signes avant-coureurs de l'Antéchrist. On y dénonce avec indignation la luxure, le mensonge, l'avarice, l'ingratitude et l'orgueil comme forme de « vaine gloire ». Ainsi, Alain Chartier énonce en règle que « la folie des moindres hommes est fondée sur l'outrage des plus grands » et que « les péchés et désordonnances descendent des plus grands aux plus petits ». Le mal, pour lui, provient du fait que le monde des grands ne respecte que l'argent. On le sent, les arguments sociaux, religieux et moraux se rejoignent sur bien des points.

Il n'en va pas de même d'une autre catégorie, qui relève davantage de motivations culturelles liées à une nouvelle vision de la vie. Le monde de la cour y est dénoncé comme un monde infernal qui fait obstacle à la liberté individuelle et à la réalisation personnelle. Cette tendance s'enracine dans la philosophie morale de Pétrarque et son

ouvrage fondamental, le *De Remediis utriusque fortunae*. Le pessimisme conduit à un repli sur soi et à la mise en évidence, sinon à la glorification de l'individu. Au-delà de Pétrarque, la pensée renoue avec la tradition de la culture latine, qui reprend vie et force et va frayer la voie à la Renaissance. Un exemple caractéristique en est fourni par l'*Épître sur les misères des gens de cour* [*De curialum miseriis epistola*] du jeune et brillant humaniste Aeneas Sylvius Piccolomini, qui deviendra pape sous le nom de Pie II, de 1458 à 1464. Je reviendrai d'ailleurs sur ce sujet.

Le rejet de la vie curiale n'implique aucun détachement de la pensée chrétienne. Nicolas de Clamanges décline l'invitation à entrer dans la chancellerie royale de Paris parce qu'on y use du français, qu'il pratique mal, selon lui, alors qu'il s'est perfectionné en éloquence latine. Mais le même Clamanges cultive la tradition augustinienne de la solitude qui rapproche de Dieu. La conception humaniste de la vie trouvera son interprète le plus éloquent dans la personne d'Alain Chartier, auteur d'un *De Vita curiali* qui dénonce les désordres de la cour. Ce pessimisme tourne parfois au jeu littéraire, les auteurs ne se conformant pas toujours à leurs vertueux principes. Il n'en reste pas moins que le débat sur la cour a enrichi la vie intellectuelle et la réflexion morale de la fin du moyen âge. Il vous a donné la matière d'un grand livre, minutieusement informé, profondément pensé et sobrement écrit, que sa vaste documentation n'empêche pas d'être admirablement lisible du lecteur non spécialisé. Notre Académie en a donné une belle édition en 1994.

Sur votre lancée, vous allez publier en 2007 une édition critique de la fameuse lettre anticuriale du futur Pie II dans sa traduction en moyen français. Vous y déployez toute votre érudition philologique et votre rigueur d'historien.

Vos recherches vous ont amené à travailler, non seulement sur les textes, mais aussi sur les manuscrits qui en sont le support matériel. Ils sont, pour le lecteur de l'époque, ce que le livre est pour nous et qu'il reste, en dépit de la numérisation. Vos heures de lecture au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale vous ont introduit dans la familiarité de l'expert paléographe Léon Gilissen, autorité internationale dans le domaine de l'écriture médiévale. Mieux que quiconque, il sentait le besoin d'une connaissance approfondie de la matérialité du manuscrit. Autour de 1960, deux professeurs français avaient proposé de donner un nom à cette singulière archéologie : ils suggéraient de l'appeler *codicologie*, puisque l'équivalent du livre se nommait *codex* dans la langue des spécialistes. Restait à en préciser la méthode. C'est le propos de l'*Intro-*

duction à la codicologie que vous publiez en 1989 à l'Institut d'études médiévales de l'Université catholique de Louvain. Vous y traitez de la fabrication du parchemin, de son emploi, du filigrane du papier, de la formation des cahiers, de leur emboîtement et de leur numérotation. Vous en arrivez même à évoquer le temps et le salaire du travail de copie. Une abondante illustration éclaire ce que le vocabulaire pouvait avoir d'ésotérique. Je retrouve là votre souci constant de clarté et de lisibilité. Vous en donnerez, en 2004 et 2007, deux applications concrètes en étudiant les cotes et les reliures des manuscrits de la Bibliothèque municipale de Lille. Quant à votre goût des textes anciens, il vous poussera à éditer et à traduire en français moderne deux romans du XIII^e siècle issus de la thématique arthurienne. Le *Roman de Gliglois* narre la venue du jeune chevalier à la cour royale, sa mise au service de Gauvain et sa rivalité amoureuse avec son maître. C'est aux mêmes éditions de l'Université de Liège que vous publiez le *Biaudouz*, œuvre de Robert de Blois. Le héros, cette fois, est le fils du vaillant Gauvain et l'auteur se complaît à narrer ses exploits dans les combats et les tournois où éclatent les mérites de la chevalerie.

À voir le rythme auquel paraissent vos travaux et leur solide information, on pourrait croire qu'ils absorbent tout votre temps. Or il n'en est rien, et vous cultivez bien d'autres champs. C'est le cas du XVIII^e siècle français qui vous offre à la fois les plaisirs du lecteur et les nourritures du penseur. Vos positions laïques s'y enracinent si bien qu'on vous découvre en 1994 à côté de Raymond Trousson et de Jerom Vercruysse dans le comité directeur du *Dictionnaire Voltaire* publié par le Centre d'action laïque qui fait appel au gratin international des voltairistes. Vous y contribuez vous-même pour une douzaine de notices. Vous vous attachez, au sein de ce siècle si riche et si débattu, à un thème très précis, celui de sa liaison avec l'émergence de la franc-maçonnerie, mais aussi avec celle d'un antimaçonnisme très tôt virulent dans son hostilité. Je m'en tiendrai, vu leur nombre, aux plus généraux et particulièrement à l'ouvrage sur *Les origines françaises de l'antimaçonnisme (1744-1797)* publié en 1985 aux Éditions de l'Université libre de Bruxelles. Je note au passage que vous avez ainsi publié aux trois Universités francophones du pays. Le livre s'inscrit entre deux dates : la première est celle du début de la divulgation de la réalité maçonnique, regardée à l'origine comme une société exclusivement philadelphique et philanthropique, puis peu à peu tenue pour une association à but politique ; la seconde est celle de la publication des premiers volumes des célèbres *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* du jésuite exilé Augustin Barruel. L'énorme retentissement de ces mémoires est largement dû à leur date et à la thèse qui les soutient : la Révolution

française serait l'aboutissement d'un vaste complot ourdi dans le secret par les milieux dits « philosophiques », que Barruel appelle « la conspiration des sophistes de l'incrédulité et de l'impiété ». Il y englobe, chemin faisant, Catherine II et Joseph II, ainsi qu'une bonne partie du plus haut personnel politique français, y compris Malesherbes. Son obsession le conduit à y impliquer l'ordre des Templiers et à confondre dans la même réprobation le martinisme cher à Joseph de Maistre et l'illuminisme bavarois, d'esprit républicain. « Par de telles divagations », écrivez-vous, l'« auteur des *Mémoires* couronne l'édifice de demi-vérités et de vrais mensonges ». Son érudition et son talent de polémiste ont beaucoup contribué à son succès. Il se trouvera cependant de bons esprits pour contester sa thèse. Reste que les échos du pamphlétaire se prolongeront à travers le XIX^e siècle. Vous en avez réédité un à titre d'exemple : c'est un libelle intitulé *Le nouveau judaïsme, ou la franc-maçonnerie dévoilée* qui inaugure de manière inquiétante un nouveau mode de dénonciation.

Dans un autre sens, vous vous êtes penché en qualité d'éditeur sur les rapports de la franc-maçonnerie avec la littérature. Ils s'ouvrent dès 1740 dans une pièce de théâtre, *Les Fri-maçons* et dans un conte libertin, *Les soupers de Daphné*. Ils vont culminer en 1799 dans un poème héroï-comique en dix chants, *La Guerre des Dieux*, dont l'auteur, Évariste Parny, poète créole jusque-là spécialisé dans la poésie amoureuse, tournait en dérision les religions en général et le christianisme en particulier. Littérairement, Parny s'inscrivait dans la ligne du Voltaire de *La Pucelle* en pratiquant la désacralisation par la voie du burlesque. Paradoxalement, cette œuvre qui se voulait à la fois engagée et facétieuse aura un effet inattendu. Le 6 mai 1799, Chateaubriand écrit à un ami qu'il travaille à « une sorte de réponse au poème du pauvre Parny ». Il s'agissait évidemment du *Génie du Christianisme*. Dans l'introduction à votre édition critique de *La Guerre des Dieux* aux éditions Champion, vous y voyez « une escarmouche d'arrière-garde un peu inutile, comme une provocation un peu vaine », mais aussi « un codicille du legs philosophique et moral dont les francs-maçons des décennies suivantes se voudront les scrupuleux exécuteurs testamentaires ».

Je n'analyserai pas ici les divers ouvrages que vous avez publiés en collaboration avec Alain Goldschlaeger, ne sachant pas la part que vous y avez prise, mais je tiens à souligner leur intérêt. Leur thématique touche au judaïsme dans son rapport à la laïcité d'une part, de l'autre à un « imaginaire juif » que vous étudiez dans ses manifestations littéraires et philosophiques de Spinoza à Primo Levi en passant par Simone Weil et Kafka.

On le voit, la modernité ne vous effraie pas. Vous en faites une autre preuve dans un ouvrage publié en 2003 et consacré au décodage du message publicitaire. Vous y découvrez la curieuse résurgence de la vieille rhétorique, quitte à la capter dans des appellations un peu barbares que vos étudiants de l'École de commerce devaient apprendre à maîtriser.

La même année 2003 verra votre signature sur un livre très différent. Il est consacré à un de vos auteurs préférés, Georges Simenon, dont vous éditez et commentez l'abondante production journalistique de sa jeunesse liégeoise. Il signait alors, du moins lorsqu'il signait, Georges Sim. Le patient récolement de ces articles est un utile apport à sa biographie.

Mon cher Jacques, l'extraordinaire diversité de votre production est le reflet d'une curiosité toujours en éveil, d'une recherche passionnée du vrai et d'un sens profond de l'humain. Ce sont là autant de gages de votre apport futur à notre compagnie. Au nom de nos consœurs et confrères, je vous y souhaite la chaleureuse bienvenue.